

XYZ. La revue de la nouvelle

Rien n'a de sens sinon intérieur

Claude-Emmanuelle Yance



Numéro 9, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2820ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yance, C.-E. (1987). Rien n'a de sens sinon intérieur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (9), 43–48.

Claude-Emmanuelle Yance

Rien n'a de sens sinon intérieur

C'est le 8 janvier que Jean-Denis Vijeau fait mention dans son journal de la première étape de son étrange aventure: «Sensation indéfinissable, pénible, ce matin, devant ma fenêtre. Comment dire? Je cherche les mots qui... Non pas une absence mais... quelque chose qui s'inquiète dans mes yeux. Comme s'ils n'avaient plus tous leurs points d'appui. Ceux de tous les jours, chaque fois que je me trouve là. Je cherche en vain d'où me vient ce malaise. J'ai refait le tour de mon paysage habituel, tout me semble bien en place... Impossible de lutter pourtant contre une gêne imprécise mais réelle que je ne ressens nulle part ailleurs dans la pièce. Une sorte de perte d'équilibre. Il faut que j'arrive à cerner ce que j'éprouve. Revenir à la fenêtre plusieurs fois aujourd'hui, pour voir.» Les notes du lendemain, sans reprendre les curieuses impressions de la veille, montrent que le malaise persiste et que Vijeau a décidé d'étudier la question d'une façon méthodique. Il s'emploie d'abord à reconstituer la position initiale et familière de chacune des constructions du paysage que lui donne sa fenêtre. Un dessin, joint à ses notes, nous rend visible l'ensemble, presque aussi sûrement que le ferait une photographie. Vu de la fenêtre de son appartement, situé tout en haut d'une maison de rapport, le tableau s'étale sur trois plans bien nets. L'arrière-plan comporte trois éléments de proportions inégales: au milieu, un atelier lourd et trapu, à façade étroite, qui s'étire tout en profondeur dans le champ de vision du témoin; de chaque côté, une petite maison de briques rouges et une vieille étable métamorphosée depuis peu en garage. Les deux bâtiments du plan intermédiaire sont, eux, largement espacés et paraissent d'une absolue symétrie: même forme cubique, même matériau, le bois, même couleurs, vert et blanc. Comme dans la réalité, ils sont disposés sur le dessin de manière à ne masquer aucune des constructions de l'arrière-plan. Celui de gauche

porte l'indication «école», l'autre, «auberge». Tout le premier plan est occupé par une fabrique dont la haute et fine cheminée apparaît en bas du paysage, à droite.

Après ce travail de reconstitution, Vijeau dit être retourné à la fenêtre. Il lui a semblé d'abord que tout était parfaitement en ordre. Puis, insidieusement, le même trouble que la veille, la même difficulté de poser son regard. S'il se déplace, ne serait-ce que de quelques pas, vers la droite, l'effet est tout de suite insoutenable; son esprit s'affole comme dans une chute vertigineuse. S'il revient vers la gauche, le calme se fait peu à peu. Reste le sentiment que la relation n'est toujours pas ce qu'elle devrait être. Il se replace au centre, écrit-il, «ferme les yeux, les ouvre, c'est toujours là, inintelligible mais réel». Il s'appliquera à noter ainsi toutes ses observations, si imprécises soient-elles, en tenant compte du moindre détail qui puisse apporter un élément dans sa recherche d'une solution. Le problème dans son ensemble lui apparaît relativement clair, semble-t-il, il se joue entre son paysage, sa fenêtre et lui. Du moins c'est ainsi qu'il sent le besoin de l'exprimer, c'est-à-dire dans une donnée logique à trois termes.

Pendant tout le reste de la journée, il s'interdit d'approcher de la fenêtre. «Les sensations, surtout si on n'en connaît pas l'origine, s'émeussent rapidement, écrit-il, on ne peut les faire renaître à volonté. De même, rien n'est moins sûr que la perception des sensations; un effort de réflexion trop précipité risquerait de détruire l'éblouissement qui a déclenché le point de départ du travail de l'esprit. Que resterait-il alors à l'esprit pour construire les chemins de sa recherche et peut-être de sa découverte? Rien. Du vent.»

La notion d'espace, ou plus précisément de distance, est formulée le troisième jour mais d'abord sous une forme négative et presque à l'insu de l'observateur. Ce jour-là, Vijeau note dans son journal que les conditions d'observation ne sont pas favorables: il s'est éveillé plus tard et se trouve ainsi en porte-à-faux par rapport à un élément neutre et précis de son étude, le temps. D'autre part, la présence accidentelle d'une remorque devant le bâtiment le plus à droite du plan intermédiaire, l'auberge, «rend difficile l'appréciation et la comparaison des distances entre le garage et l'usine de même qu'entre l'auberge et l'école». Le mot «distance» n'arrive en pleine lumière dans l'esprit de Vijeau qu'au cours de la journée, à la relecture de ses notes. Sa surprise est totale et il se refuse tout d'abord à voir là une donnée essentielle de son problème. Fidèle à la consigne qu'il s'est imposée la veille, il s'interdit de céder au mouvement qui l'entraînerait vers la fenêtre pour vérifier tout de suite la

concordance du mot et de la réalité. Mais il semble que peu à peu ce mot et cette réalité s'imposent si bien à sa pensée qu'ils en viennent à constituer le pivot de ses interrogations: savoir d'abord par rapport à quoi le bâtiment s'est déplacé ou plutôt par rapport à quoi on peut mesurer le déplacement; savoir si le déplacement continue à se faire et si oui, dans quel sens, vers quel but. Cette étude, qu'il voudrait sans faille, n'est pas facilitée par la saison, note-t-il encore, la moindre chute de neige peut fausser le rapport établi par la vision et rendre vaine toute tentative de conclure. Aussi ne faut-il pas s'empresse de conclure.

Vijean traverse, dans les jours qui suivent, une période difficile. Il met du temps à saisir que le problème ne se pose pas selon une donnée verticale à trois termes comme il avait d'abord tenté de se le représenter. Des retours au dessin puis à la fenêtre, des mouvements des yeux et de la tête, toute une stratégie d'avancements et de reculs, font brusquement surgir en lui une figure dans laquelle le paysage vu de sa fenêtre peut être contenu tout entier. «Comme une forme d'oeil», écrit-il. Une ellipse dont l'école et l'auberge constitueraient les sommets de l'axe focal. L'on pourrait croire que cette découverte apporterait une certaine paix à l'esprit de Vijean et l'encouragerait à mener plus avant sa recherche sur un terrain désormais un peu plus proche de lui. Trouver une forme familière pour une question n'est-ce pas se donner les moyens de progresser avec une certaine assurance vers la solution? Mais ce nouveau pas provoque chez Vijean plus de peur que d'enthousiasme. Le rapprochement possible entre la forme du paysage et la forme de son oeil concrétise en fait le piège le plus redouté pour son observation, la subjectivité.

Et ici, il nous faut essayer de comprendre un peu mieux le caractère du témoin (ou de l'acteur?) du phénomène qui nous occupe. C'est un homme simple, qui vit seul, et dont toute l'activité est organisée autour de la lecture et de la réflexion. Il a l'habitude des démonstrations fines, des argumentations rigoureuses. Et, dans un certain sens, il se méfie de tout ce qui touche aux impressions, de tout ce qui se rapporte aux sentiments, même s'il ne peut en nier l'importance, voire la séduction. Ce qu'il recherche avant tout, c'est une juste vision des choses, une compréhension libérée de ce mélange douteux que les impressions et les sentiments déposent dans la pensée. Dès lors, les choses sont plus vraies pour lui si sa personne n'est pas en cause, s'il n'est pour rien dans leur naissance, dans leur évolution, si tout cela s'agite dans un espace qui ne communique en rien avec le sien propre. Dans cette perspective, on comprend l'extrême insécurité que provoque chez Vijean le rapport établi entre la forme du paysage et la forme de son oeil. N'est-ce pas

alors une illusion de croire en la possibilité d'une recherche objective et impartiale?

Durant plusieurs jours, Vijeau s'obligea à rester loin de cette fenêtre et voulut oublier complètement son problème. C'est du moins ce que nous rapporte son journal.

C'est le hasard qui le ramena devant sa fenêtre, une fin d'après-midi. Bien avant qu'il ne prenne conscience qu'il se trouvait là, il est saisi, dit-il, par l'évidence des faits. Le bâtiment est nettement déporté vers l'intérieur de l'ellipse, il est absolument impossible d'en douter, surtout si l'on compare sa position à la haute cheminée de la fabrique. À partir de ce moment, Vijeau décide de se donner des repères sérieux pour mesurer les déplacements. Il commence d'abord par quadriller la vitre de la fenêtre en ayant soin de placer les droites très précisément en regard de la cheminée. Il marque ensuite sur le plancher la place exacte où il doit se tenir pour faire ses observations. Puis, sur une feuille quadrillée, il reporte dates et repères. Voilà, il est prêt! La période d'observation qui suit est assez banale. Vijeau note scrupuleusement, jour après jour, le déplacement continu du bâtiment vers l'intérieur de l'ellipse. Jusqu'au 18 janvier. Si on ne trouve rien pour les 10 et 13 janvier, c'est que les chutes de neige sont trop abondantes et que le témoin préfère ne pas tenir compte des observations faites ces jours-là.

Au 18 janvier, on ne peut lire qu'un seul mot: angoisse. Le reste est ou bien raturé ou bien illisible, ce qui témoigne d'un grand trouble dans l'esprit de Vijeau d'habitude si ordonné. Il a fallu, du reste, un certain temps, au dépouillement de ses notes, pour comprendre ce qui l'affole à ce point. Dans un fouillis d'écritures, de tableaux, de calculs sans cesse recommencés, on arrive peu à peu à discerner la ligne décrite par la progression non plus d'une mais de deux constructions s'avançant l'une vers l'autre. Ainsi, et c'est là curieusement ce qui épouvante le plus l'observateur, de l'ellipse (forme dans laquelle il avait pris l'habitude maintenant de faire tenir son paysage), on allait passer au cercle, puis à une forme pour laquelle il ne trouve pas de nom mais qui, à cause de l'étranglement du milieu provoqué par le rapprochement des deux bâtiments, ferait penser à quelque chose comme un sablier.

L'analyse de l'ensemble de ces documents ne peut manquer d'embarrasser celui qui voudrait comprendre en toute bonne foi cette tranche de la vie de Jean-Denis Vijeau. Pourquoi ses observations sont-elles faites strictement à partir d'un point intérieur? N'a-t-il jamais eu l'idée de faire appel à des géomètres, à des architectes, pour vérifier sur le terrain ses hypothèses? Était-il conscient de l'étrangeté de son aventure ou était-

il déjà trop prisonnier de son regard intérieur pour songer aux conséquences de ce qui était en train de se passer sous ses yeux? Et d'ailleurs, se passait-il réellement quelque chose ou...?

À partir de la mi-février, la fièvre de l'observation semble abandonner Vijeau: les notations sont moins régulières, il saute un jour ou deux; tantôt les points sont marqués sur la vitre et ne sont pas reportés sur la feuille, tantôt la date est illisible ou tout simplement omise. En un certain sens, il n'est pas incompréhensible qu'une fois installée dans le phénomène, sa curiosité se soit un peu assoupie.

Le 8 mars, l'affaire prend soudain un cours tout à fait imprévu: terrain d'observation, point de vue, éléments en cause, intérêt de l'observateur, tout est renouvelé. Certes, il faut rappeler que nous ne disposons pas d'autres témoignages, la seule version des faits que nous puissions évoquer est celle de Vijeau. Il semble pourtant que ce ne soit pas ici une véritable lacune.

Que savons-nous des petites habitudes de notre témoin? Peu de choses en fait parce qu'il y a peu de choses à dire: lever tôt, toilette, petit déjeuner, observations et notes... L'incident du 8 mars se produit, semble-t-il, au moment de la toilette, alors que Vijeau achève de se vêtir. Assis sur une chaise, il vient de nouer le lacet de son soulier et va pour se redresser quand il est saisi par le sentiment d'un changement d'espace autour de lui. Il s'arrête quelques secondes, le temps de chercher à préciser ce qui lui arrive, et c'est alors qu'il reconnaît, sans aucun doute possible, que la grande armoire où il range ses habits n'est pas à sa place habituelle mais légèrement déportée vers le centre de la pièce. Le plan de la chambre laissé par Vijeau nous aidera à mieux comprendre. C'est une pièce rectangulaire, assez grande. Mais si le terme rectangulaire convient pour décrire géométriquement l'espace, l'on est forcé de reconnaître que la présence d'un meuble ou d'un objet dans chacun des coins de la pièce lui donne plutôt une forme elliptique. La grande armoire se trouve au point droit de l'axe focal de l'ellipse, face au lit, par rapport à la chaise placée sur l'arc du bas, à peu près au centre. La chaise deviendra désormais le seul lieu d'observation de Vijeau.

Une espèce de frénésie de la notation s'empare de lui. L'avance de l'armoire est marquée sur le plancher par de grandes lignes noires au-dessus desquelles la date, puis bientôt la date et l'heure, sont méticuleusement inscrites. En examinant la pièce d'un point un peu plus élevé, on se rend compte qu'à partir du 18 mars, de grandes lignes noires apparaissent au côté gauche de la chambre coiffées elles aussi

d'inscriptions de dates et d'heures. C'est donc l'avance de deux meubles l'un vers l'autre, l'armoire et le lit, que Vijeau s'efforce de suivre désormais. Encore une fois, l'ellipse tendait à se déformer pour devenir cercle puis quelque chose qui, à cause de l'étranglement du milieu, ferait un peu penser à la forme d'un sablier. La vie de Vijeau se concentre alors de plus en plus sur ce petit point protégé qu'est la chaise: plus d'observations extérieures (la fenêtre est à peine esquissée sur le plan que nous avons sous les yeux), ses allées et venues dans la pièce sont réduites au strict minimum. La chaise devient une sorte d'îlot pour naufragé.

Les notes de cette période laissent une impression physique de raréfaction de l'air. Les mots «enserrement», «étouffement», sont constamment repris, l'écriture est hachée, comme à bout de souffle. Le contenu lui-même est étouffant, dans la mesure où il est fait surtout de questions sans réponses, de retours en arrière énoncés dans des phrases s'enroulant presque sur elles-mêmes. Vijeau cherche pourtant à nommer le phénomène qui, d'extérieur à lui-même et dont il n'était en fait que le spectateur, envahit maintenant son espace intérieur. Il tente ainsi, de toutes ses forces physiques et mentales, d'échapper à la prison qui se referme sur lui. Mais comment pourrait-il par la seule puissance des mots, par la seule clarté des mots, faire reculer cette force obscure, innommable, qui l'a pris dans ses serres?

À partir du 8 avril, tout se passe très vite. Assis sur la petite chaise où il fait régulièrement ses observations, Vijeau comprend que le dangereux procédé d'altération de l'ellipse commence à s'attaquer à son corps. Sa tête d'abord, puis lentement ses jambes, se replient vers le centre de lui-même, vers sa poitrine. Quand les bras sont à leur tour entraînés dans le mouvement, il ne peut pratiquement plus noter ses observations. Mais les derniers mots de son journal montrent que son intelligence des mouvements du phénomène est extrêmement précise même s'il en ignore toujours la cause. L'ellipse devenue peu à peu cercle allait s'incurver vers l'intérieur, vers sa poitrine, jusqu'à lui donner la mort.

C'est ainsi que nous avons retrouvé Jean-Denis Vijeau, recroquevillé sur sa chaise, naufragé sur sa toute petite île.

Claude-Emmanuelle Yance est de Québec où elle travaille comme pigiste. Sa nouvelle, «Mourir comme un chat», a été retenue par Radio-Canada au Concours de 1986. Elle a aussi publié des textes dans les revues *Brèves* et *Moebius*.